

Saisir cette jeunesse qui passe

Commentaire critique

Une colonie de Geneviève Dulude-De Celles

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 37, numéro 1, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux Lefebvre, C. (2019). Compte rendu de [Saisir cette jeunesse qui passe : commentaire critique / *Une colonie* de Geneviève Dulude-De Celles]. *Ciné-Bulles*, 37(1), 10–11.



Photo: Danny Taillon

Saisir cette jeunesse qui passe

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Issu du milieu du court métrage, Geneviève Dulude-De Celles y a gagné la reconnaissance de ses pairs comme de la critique, en remportant notamment le prix du Meilleur court métrage international au Festival de Sundance en 2014 pour **La Coupe**. Sa première exploration en long métrage documentaire, alors qu'elle retourne à l'école secondaire soreloise qu'elle a fréquentée afin d'y filmer des élèves, a également été remarquée. Présenté aux RIDM, **Bienvenue à F.L.** reçoit le prix du Meilleur espoir documentaire. Forte de ce succès, la cinéaste poursuit sur sa lancée et offre maintenant, avec **Une colonie**, un premier long métrage de fiction puissant et efficace.

Âgée de 12 ans, Mylia fait son entrée au secondaire. Pour cela, il lui faut quitter Pierreville, sa campagne natale, et af-

fronter la grande ville. Écartelée entre le temps à passer avec sa sœur cadette et sa famille, le désir de se faire des amis et celui de se définir par rapport à ce nouveau milieu plutôt inhospitalier, l'adolescente entreprend une difficile construction identitaire. Dans ce contexte scolaire, une myriade de personnages singuliers se mettent à graviter autour de Mylia : Gabrielle, la cousine trop *cool* et son amie Jacinthe; Vincent, le « beau gars » du cours d'histoire; Jimmy, l'étudiant abénakis marginalisé, etc.

Se concentrant de nouveau sur une thématique qui lui est chère, Geneviève Dulude-De Celles pointe son objectif en direction de la jeunesse, un terrain fertile pour expliquer les méandres des pensées, des émotions et des relations interpersonnelles. À cet « âge ingrat » où le jeu des apparences détermine le statut

social de chacun, la cinéaste choisit de s'intéresser surtout aux quelques électrons libres qui ne parviennent pas à se reconnaître dans la norme. Parmi ces jeunes filles aux allures de cartes de mode hyperérotisées aux ongles acryliques, Mylia (Émilie Bierre) tente d'éviter les rencontres et observe du coin de l'œil cette faune exubérante. Aux multiples questionnements identitaires qui croissent à l'adolescence, s'ajoutent ainsi la confusion des premières amours, l'importance de l'amitié comme de la famille, les angoisses liées à la sexualité et à la pression de devoir y « performer ».

Se déroulant au Centre-du-Québec, le récit d'**Une colonie** dépeint la vie en milieu agricole éloigné des grands centres. Une vie qui oblige à s'astreindre, matin et soir, aux longs parcours en autobus et à s'exposer aux regards des

autres élèves. Ce positionnement géographique permet également à la cinéaste d'approfondir davantage la thématique de la marginalité, alors que la proximité avec la réserve abénakise d'Odanak favorise un déplacement dans la réflexion des questions identitaires et des perceptions de l'Autre. Avec Jimmy (Jacob Whiteduck-Lavoie), ce jeune garçon qui collectionne les photographies dans les journaux, Dulude-De Celles élabore un personnage riche, habité par des conflits propres à son âge, mais aussi par la réalité des Premiers peuples de la région.

Construits et interprétés avec nuances, les personnages ne tombent jamais dans le manichéisme : ils jouent plutôt dans un registre complexe d'émotions entremêlés, allant du bonheur naïf à la colère spontanée, ou encore au chagrin incontrôlable. Et si le scénario et les dialogues permettent de s'intéresser à leurs dilemmes, la performance des principaux interprètes est livrée avec profondeur, de sorte que chaque geste, chaque sentiment atteigne le spectateur. C'est pourquoi l'espièglerie de Camille (Irlande Côté) ne peut manquer de faire sourire, alors que les instants de déchirement intérieur de Mylia émeuvent. S'éloignant des situations stéréotypées trop souvent associées au *teen movie*, **Une colonie** dépeint avec nuances un noyau familial empreint de réalisme : des parents attentionnés qui souhaitent le bien-être de leurs filles, un couple qui se remet en question sans pour autant se mépriser, des sœurs qui vivent à la fois des moments d'une grande complicité et des querelles qui s'oublient facilement...

Les magnifiques images de Léna Mill-Reuillard et d'Étienne Roussy subliment la richesse du scénario. Leur composition s'élabore en osmose avec les protagonistes : la profondeur de champ est réduite afin d'isoler Mylia dans une foule indistincte d'élèves alors qu'elle cherche à se réfugier hors de cette masse indéfinie à laquelle elle ne semble pouvoir appartenir. Cette même profondeur est



Photo : Ninon Pedhault

augmentée lorsque la jeune fille est dans le nid familial, où elle peut enfin laisser libre cours aux élans spontanés qui l'habitent. La caméra de Dulude-De Celles colle au plus près de ses personnages, captant l'étincelle d'un regard, le froncement d'un sourcil ou la naissance d'un sourire.

Également porté par le montage de Stéphane Lafleur — principalement connu pour son travail de réalisateur (**Continental, un film sans fusil, Tu dors Nicole**) —, le long métrage évolue au rythme du quotidien, sans lourdeur ni temps morts. Peuplé de moments d'attente, de petits malaises qui s'installent et de silences habités d'émotions, mais aussi de randonnées à vélo, de séances de danse sans retenue et de courses à travers champ, l'histoire avance avec fluidité selon divers mouvements. Le film devient ainsi une véritable ode à la jeunesse.

Une colonie dépeint avec une telle sincérité et une telle beauté la réalité de l'adolescence que le spectateur ne peut qu'être touché par son histoire, portant longtemps en lui le souvenir de ce film, bien au-delà de son visionnement. Les

scènes reviennent ainsi à la mémoire, accompagnées ici d'une réplique, là d'une impression de nature sensible. Ce premier long métrage de fiction signé Geneviève Dulude-De Celles inspire, habite et transcende tant par ses images que ses silences. Il inspire, oui, car dès la fin du générique naît l'envie irrésistible de pouvoir enfin dessiner hors des lignes des « cahiers à colorier ». (Sortie prévue : 1^{er} février 2019) 



Québec / 2019 / 101 min

RÉAL. ET SCÉN. Geneviève Dulude-De Celles **IMAGE** Léna Mill-Reuillard et Étienne Roussy **SON** Marie-Pierre Grenier **MUS.** Mathieu Charbonneau **MONT.** Stéphane Lafleur **PROD.** Fanny Drew et Sarah Mannerling **INT.** Émilie Bierre, Irlande Côté, Jacob Whiteduck-Lavoie, Cassandra Gosselin-Pelletier, Robin Aubert, Noémie Godin-Vigneau **DIST.** Fun-Film Distribution